

WASHINGTON

DU MÊME AUTEUR

Rendre le pouvoir. Les présidents américains après la Maison-Blanche.

De Washington à Trump, Paris, Tallandier, 2023.

Moralizing the Market. How Gaullist France Embraced the US Model of Securities Regulation, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2018.

Franklin D. Roosevelt, Paris, Tallandier, 2012 ; coll. « Texto », 2015.

L'Image de la France dans la presse américaine, 1936-1947, Bruxelles, Peter Lang, 2011.

Yves-Marie Péréon

WASHINGTON

Le premier des Américains

TALLANDIER

Cartes : Légendes Cartographie / Tallandier, 2026

© Éditions Tallandier, 2026
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

De quelques conventions

Dans les pages qui suivent, les prénoms, même s'ils ont un équivalent français, sont donnés dans leur version anglaise : John plutôt que Jean, Lawrence plutôt que Laurent, Augustine plutôt qu'Augustin – trois ancêtres de Washington dont de précédents biographes écrivant en français avaient entrepris de « franciser » le prénom. Les noms des souverains britanniques, selon l'usage, sont traduits – Jacques II plutôt que James II. En revanche, qu'il s'agisse de George Washington ou de George III, George est écrit sans le « s » final du prénom français.

Le nom de Washington, quand il n'est pas précédé du prénom, désigne uniquement le président. Pour éviter les répétitions, il arrive que certains membres de la famille – son demi-frère Lawrence ou sa femme Martha, par exemple – soient désignés par leur seul prénom dans certains paragraphes du texte.

Les autres personnages sont d'abord désignés par leur prénom suivi de leur nom de famille, puis uniquement par ce dernier – ainsi Thomas Jefferson à la première occurrence, puis Jefferson par la suite. Cependant, lorsqu'apparaissent des personnages de la même famille – ou de simples homonymes –, les prénoms sont conservés pour éviter l'ambiguïté – Samuel Adams et John Adams, par exemple.

On a gardé les noms de lieux et autres entités géographiques dans leur version anglaise : un *creek* est un petit

cours d'eau, mais Redstone Creek ne sera pas traduit en ruisseau de Redstone. Lorsqu'existe un nom français, on l'a signalé s'il est pittoresque – ainsi la Mal-Engueulée pour la Monongahela – mais on s'en est tenu le plus souvent au nom anglais, qui est d'ailleurs parfois la transcription d'un nom amérindien.

Dans les passages traduits de l'anglais, le vocabulaire de l'époque a été conservé, au risque d'employer des mots qui, pour des raisons évidentes, ne le sont plus aujourd'hui. « Nègre » est l'un d'entre eux, qui revient souvent sous la plume de Washington. *A contrario*, ce dernier n'utilisait pas les lettres « US » comme adjectif, à la manière contemporaine ; on a donc fait le choix d'écrire « américain » plutôt qu'« états-unien ». Le mot « esclave », dans sa brutalité, a lui aussi été conservé.

Sauf indication contraire en note de bas de page, toutes les traductions de sources originales ou d'ouvrages en anglais sont de l'auteur.

INTRODUCTION

Aux États-Unis d'Amérique, le visage de George Washington est gravé sur l'avvers des pièces de 25 cents – anguleux, de profil – et imprimé sur le recto des billets d'un dollar – un peu mafflu, de trois-quarts. Solennel, il s'impose au premier rang des quatre présidents immortalisés dans le granit du mont Rushmore ; il se dresse en pied et en uniforme à la proue de la barque de *La Traversée du Delaware par Washington*, un tableau conservé au Metropolitan Museum de New York et qui fut très souvent reproduit dans les livres d'histoire¹. Son nom a été donné à la capitale fédérale, à un État fédéré, à un grand nombre de villes, de comtés, de places et de rues. Près de la Maison-Blanche, un obélisque lui est dédié. Outre sa résidence de Mount Vernon, en Virginie, il est honoré en de nombreux lieux de mémoire des anciennes colonies britanniques – Longfellow House, à Boston, qui lui servit de quartier général pendant le siège de la ville² ; la Fraunces Tavern de New York, où il prit congé de ses officiers à la fin de la guerre³ ; Independence Hall, à Philadelphie, où il fut nommé à la tête de l'Armée continentale et où, douze ans plus tard, il présida aux travaux de la convention constitutionnelle. Innombrables sont les maisons, les auberges dont les propriétaires prétendent, avec une légitimité moins solide que leur conviction, que « Washington a passé la nuit ici ».

L'homme, il est vrai, a quelque droit à la reconnaissance de ses concitoyens. Après avoir tenu un rôle modeste pendant

les premiers actes de la Révolution américaine, il fut placé par ses pairs à la tête d'une armée qu'il conduisit, à travers les épreuves d'une guerre qui dura de 1775 à 1783, à la victoire finale sur la Grande-Bretagne ; à ce titre, il fut l'un des principaux artisans de l'accession à la souveraineté des Treize Colonies rebelles. En l'absence d'institutions politiques éprouvées par l'usage, l'armée qu'il commandait fut longtemps, avec le Congrès siégeant à Philadelphie, la seule incarnation de la jeune nation⁴. Tout semblait l'inviter à confisquer à son profit la liberté gagnée sur le champ de bataille, mais il préféra rendre les armes et revenir à Mount Vernon. Après qu'en 1787 eut été rédigée une constitution toujours en vigueur au début du ^{xxi}^e siècle, ses concitoyens l'élurent président des États-Unis par deux fois. La nouvelle charge qui lui était confiée était à inventer ; il fut à l'origine de précédents qui laissèrent une empreinte durable – du protocole attaché à sa fonction au respect scrupuleux de l'équilibre des pouvoirs, du fonctionnement de l'exécutif au choix de l'emplacement de la capitale fédérale. Il imprima une orientation décisive à la politique étrangère de son pays ; son rêve d'expansion continentale et de prospérité économique n'a pas cessé d'inspirer les générations ultérieures. De 1789 à 1797, il tint le gouvernail avec fermeté, au milieu de tensions internationales et intérieures qui allaient croissant, et se retira une seconde fois de la vie publique au terme de ses deux mandats, instaurant un dernier précédent dont aucun de ses successeurs, à l'exception de Franklin D. Roosevelt, ne s'est affranchi. Son discours d'adieu continue de nourrir le débat public, à l'instar d'autres textes canoniques de l'ère révolutionnaire. Quand la mort le prit, à la toute fin de 1799, ses funérailles furent une apothéose.

Humaniser ce géant – au sens propre, car il dépassait par la taille la plupart de ses contemporains – n'est pas tâche aisée, tant il semble s'être efforcé de sculpter lui-même sa statue dans le marbre. Les témoignages soulignent son

impassibilité, son économie de parole et la distance à laquelle il tenait ses semblables. Dans l'imaginaire des Américains d'aujourd'hui, il est pourtant un autre Washington, plus familier, moins formidable que celui du Mont Rushmore ou de *La Traversée du Delaware*. Au pays des dentitions éclatantes, on n'ignore pas qu'il avait perdu toute la sienne et devait s'accommoder d'un appareil à ressort constitué de fragments de défense d'hippopotame. Autrefois les enfants apprenaient sur son compte de pieuses légendes. Plusieurs ont leur origine dans l'œuvre de son premier biographe, le pittoresque « Parson Weems⁵ » ; sa *Vie de George Washington* contient l'anecdote fameuse et apocryphe du cerisier, qui enseignait aux écoliers à « ne jamais dire de mensonges »⁶.

Les historiettes moralisantes et patriotiques de Parson Weems ont façonné l'imaginaire historique des Américains⁷ ; en France, en revanche, son cerisier n'a guère fait d'ombre au chêne de Saint Louis, non plus qu'aux arbres de la liberté de nos révolutions. Le témoignage de nos compatriotes qui ont connu Washington, cependant, atteste le plus souvent de leur immense admiration⁸. Le jeune Chateaubriand, émigré aux États-Unis pendant la Révolution française, le rencontra au début de sa présidence⁹ ; il en fit le récit dans un passage fameux des *Mémoires d'outre-tombe*. Venant d'apprendre la mort de Napoléon, il brossa un « Parallèle de Washington et de Bonaparte » tout à l'avantage du premier, « soldat citoyen, libérateur d'un monde », qui « a laissé les États-Unis pour trophée sur son champ de bataille »¹⁰. Guizot, qui n'avait quant à lui jamais traversé l'Atlantique, conclut par ces mots le petit livre qu'il lui consacra en 1840 : « De tous les grands hommes, il a été le plus vertueux et le plus heureux. Dieu n'a point, en ce monde, de plus hautes faveurs à accorder¹¹. » Nombre des successeurs de Chateaubriand et de Guizot adoptèrent le même ton de révérence transie¹² – Bernard Faÿ ne craignit pas d'écrire : « On adule Voltaire et Frédéric pour leur génie,

Rousseau pour son cœur incomparable. Devant Washington on reste immobile, mais l'on éprouve le sentiment du divin¹³. » C'est ainsi qu'a pris corps, aux yeux des Français, une image assez convenue, celle d'un homme digne et vertueux, « grand », certes, mais pour tout dire assez ennuyeux¹⁴. Stendhal l'avait bien senti qui, dans *Lucien Leuwen*, prêtait à son personnage des propos renversant le « Parallèle » de Chateaubriand :

Washington m'eût ennuyé à la mort, et j'aime mieux me trouver dans le même salon que M. de Talleyrand. [...] J'ai horreur du bon sens fastidieux d'un Américain. Les récits de la vie du jeune général Bonaparte, vainqueur au pont d'Arcole, me transportent ; c'est pour moi Homère, le Tasse, et cent fois mieux encore¹⁵.

S'attacher à un personnage « ennuyeux, mais parfait », comme l'écrivit avec drôlerie le romancier Gore Vidal, aurait de quoi décourager un biographe – et ses lecteurs¹⁶. Heureusement, on utilise aujourd'hui les mots de « grandeur » et de « perfection » avec plus de parcimonie que jadis ; les historiens américains n'admettent plus sans examen l'épopée patriotique qui fait fi de l'esclavage et de la responsabilité de ceux qui consentirent à son maintien après l'indépendance, qui traite de la guerre entre Américains et Britanniques comme s'ils s'étaient affrontés dans un espace dont les Amérindiens auraient été absents, ou qui ignore la violence inhérente à la Révolution américaine pour la distinguer de ses semblables, déshonorées par des « terreurs » qui n'auraient été épargnées qu'à elle seule.

Deux cent cinquante ans après la Déclaration du 4 juillet 1776, l'année 2026 ouvre un nouveau cycle commémoratif. La France ne saurait y être indifférente, dont l'intervention fut décisive pendant la guerre d'Indépendance ; de ce côté-ci de l'Atlantique, c'est aussi le moment de réexaminer le rôle qu'y tint Washington et, par-delà le stéréotype du « grand homme », de restituer à ce dernier sa complexité.

La Révolution américaine ne fut pas l'œuvre d'un demiurge – fût-il constitué d'un groupe de « Pères fondateurs » doués de qualités exceptionnelles. Washington ne peut être compris sans que soit décrite la scène du drame dont cet amateur de théâtre fut un acteur parmi beaucoup d'autres. Il est donc nécessaire de le situer dans son temps et parmi ceux dont il était solidaire – les Anglais de Virginie, les notables coloniaux, les protagonistes de la rébellion et de la jeune république – ou dont il se distinguait pour leur commander ou pour les combattre – les esclaves dont il était le propriétaire, les soldats qui servaient sous ses ordres ou encore les officiers de l'armée du roi George.

Son abondante correspondance le montre ainsi au centre – ou en périphérie – de multiples constellations. Elle nous rappelle qu'il vécut au siècle des Lumières ; à nous autres qui la lisons aujourd'hui, elle fait prendre la mesure de son altérité. Elle offre aussi une étroite ouverture sur le for intérieur de cet homme qui déploya tant d'efforts pour masquer ses passions et en rester le maître. Il voulut lui-même qu'elle fût préservée après sa mort ; elle est depuis lors le principal matériau de ses biographes.

S'il est un péril qui menace ces derniers, c'est de traiter la vie de leur sujet comme l'accomplissement inéluctable d'une mission au service du progrès dans l'histoire. Or Washington, pendant la guerre d'Indépendance, aurait pu subir la défaite de trop ; une balle ennemie aurait pu le faucher à l'orée de son triomphe. Son cheminement n'eut rien de linéaire et ses choix ne se firent pas sans hésitation ni ruptures. Au fil de la chronologie, on tâchera de ne pas oublier la pluralité des possibles, non plus que la part du hasard, ou de la chance, dans la transformation d'un garçon du comté de Westmoreland, Virginie, en héros célébré mondialement.

Sa carrière, enfin, ne saurait se résumer à quelques épisodes glorieux de la guerre d'Indépendance – l'hiver à Valley

Forge ou la victoire de Yorktown. S'il fut connu comme le « général Washington » – après avoir été, pendant longtemps, le « colonel Washington » –, il fut aussi, éminemment, un acteur politique. Commencée dans la vallée de l'Ohio et à l'assemblée coloniale de Williamsburg, sa vie publique s'acheva près d'un demi-siècle plus tard par une retraite à laquelle il voulut donner valeur d'exemple civique et dont il ne sortit, à la demande de son successeur, que pour reprendre brièvement la tête d'une armée nouvelle destinée à faire face aux périls extérieurs. Les deux versants d'un si long parcours, militaire et politique à la fois, sont intimement liés ; négliger l'un au profit de l'autre ne rendrait pas justice à la variété des services qu'il rendit à la jeune nation.

Les Américains ne les ont pas oubliés. « Premier dans la guerre, premier dans la paix et premier dans le cœur de ses concitoyens¹⁷ », Washington continue de dominer leur panthéon ; plus qu'aucun de ses successeurs, il incarne les vertus qu'ils s'attribuent à eux-mêmes. Approcher le mystère de cet homme singulier permet d'entrevoir la richesse et les ambiguïtés d'une culture démocratique qui se nourrit, comme ailleurs, de l'exaltation du passé.

La célébration du « semi-quincentenaire » de la naissance des États-Unis, préparée de longue date, doit se dérouler pendant le mandat de leur quarante-septième président. Ce dernier, qui entend restaurer leur grandeur, se complait aussi à en bousculer les traditions et à répudier l'un après l'autre les précédents instaurés par ses prédécesseurs. Les hommages qui ne manqueront pas d'être rendus à Washington ne doivent pas dissimuler la gravité de la transgression, non plus que la menace qui pèse sur son héritage. Si sa mémoire mérite encore d'être saluée, ce n'est pas en raison de qualités surhumaines qu'il conviendrait de donner en exemple aux générations futures, mais parce qu'il se voulut le serviteur humble et déterminé de l'indépendance et de la constitution.

CHAPITRE PREMIER

Anglais en Virginie

Les grands-parents de George Washington – Mary Johnson et Joseph Ball, Mildred Warner et Lawrence Washington – étaient de souche anglaise. De leurs quatre noms, celui sous lequel il nous est connu provient d'un village du nord de l'Angleterre dont l'orthographe hésite entre plusieurs variantes, de Wessyngton à Washington. William de Hertburn, un vassal de l'évêque de Durham, s'y installa à la fin du XII^e siècle ; ses héritiers perpétuèrent la mémoire du fief ancestral¹. Le château qu'ils y bâtirent fut transformé en manoir résidentiel par ses propriétaires ultérieurs. Washington Old Hall, s'il a changé de mains à plusieurs reprises, n'en prétend pas moins au titre de plus ancienne demeure « associée à la famille du premier président des États-Unis² ».

Les armoiries de ces Washington primordiaux sont attestées de longue date ; elles ornent un vitrail de l'abbaye médiévale de Selby, dans le Yorkshire. Sur un fond blanc, trois étoiles rouges surmontent deux bandes horizontales de la même couleur. Elles furent adoptées par le district de Columbia, qui abrite la capitale fédérale, dans les années 1930 ; leur vague ressemblance avec le drapeau des États-Unis est probablement fortuite.

Au fil des siècles, la postérité de William de Hertburn se dispersa loin du comté de Durham. Sulgrave Manor, situé dans le Northamptonshire, passe pour le berceau des Washington du Nouveau Monde. De taille modeste et de style Tudor, il fut construit au xvi^e siècle par un certain Lawrence Washington sur une terre acquise lors de la dissolution des monastères par Henri VIII. Il fut restauré au début du xx^e siècle grâce à des donateurs britanniques et américains, puis ouvert au public. Le trust qui l'administre aujourd'hui s'est donné pour mission de célébrer la « relation spéciale » entre les deux pays ; la bannière étoilée y flotte à côté de l'*Union Jack*³.

En devenant le maître de Sulgrave Manor, Lawrence Washington, comme tant d'autres membres de la *gentry*, avait su tirer parti de la rupture avec Rome. Ses descendants restèrent fidèles à l'Église d'Angleterre. Un cadet de la famille, prénommé Lawrence lui aussi, fut admis au Brasenose College, de l'université d'Oxford, en 1619. Après qu'il eut terminé ses études, il y occupa des charges qu'il n'aurait sans doute pas obtenues sans la protection de l'évêque William Laud, chancelier de l'université. Ce dernier devint plus tard archevêque de Cantorbéry ; dans ce rôle, il se révéla un adversaire déterminé du puritanisme religieux et devait payer de sa vie son poste de conseiller de Charles I^{er} Stuart.

En 1632, Lawrence fut nommé recteur de la paroisse de Purleigh, dans le comté d'Essex ; elle lui fut retirée quelques années plus tard, pendant la guerre civile. Il ne fut pas le seul ecclésiastique du comté à se voir ainsi privé de ses fonctions dans le cadre de la « purge » entreprise par le Parlement révolté contre son roi. À moins de prendre au pied de la lettre les accusations de mauvaise vie qui furent alors formulées à son encontre, on peut en déduire qu'il était, comme Laud son protecteur, favorable à la cause de Charles I^{er}⁴. Par

ailleurs, l'un de ses neveux, le colonel Henry Washington, combattit dans les rangs de l'armée royaliste.

Si le lignage s'inscrivait ainsi dans une tradition de fidélité à la couronne, aucun de ses membres ne joua un rôle majeur dans les conflits politiques et religieux du ^{xvii}^e siècle anglais. Il serait hasardeux de déduire des aléas de la carrière de Lawrence l'existence d'une hérédité politique qui se serait imposée à ses descendants, mais on constate que les ancêtres de Washington n'appartenaient ni à la mouvance très hétérogène des puritains, qui avaient fui les persécutions pendant le règne des premiers Stuarts pour fonder la colonie de Plymouth en Nouvelle-Angleterre, ni à d'autres minorités religieuses transplantées en Amérique, comme celle des quakers de Pennsylvanie.

À l'instar de ceux d'autres lignages aristocratiques, des rejetons de l'arbre originel se greffèrent sur des troncs plus prestigieux, ainsi ce William Washington, frère aîné du recteur de Purleigh et père du colonel Henry, qui avait épousé une demi-sœur du duc de Buckingham, le favori des deux premiers Stuarts – autre indice des relations, ténues mais réelles, qui existaient entre la famille et la couronne. Des généalogistes du ^{xx}^e siècle ont entrepris de démontrer que Washington était apparenté à la reine Élisabeth II ; leurs efforts, cependant, n'ont pas permis de lui attribuer des ancêtres illustres et, pour ainsi dire, rétrospectifs : sa famille était « respectable plutôt que distinguée⁵ ».

Au sein de la *gentry* de la Virginie coloniale, établir un arbre généalogique et le faire reconnaître par les autorités compétentes de la métropole était un moyen de se distinguer et de conforter son statut social⁶ ; ces préoccupations ne disparurent pas pendant les premières années de la jeune république, bien au contraire. Devenu président, Washington affecta pourtant ne pas avoir eu le temps de s'intéresser à ses origines nobiliaires :

C'est un sujet auquel je confesse avoir prêté très peu d'attention. Mon temps a été tellement employé aux scènes intenses et actives de la vie, et ce depuis le tout début de cette dernière, que seule une infime portion aurait pu être consacrée à des recherches de cette nature, même si mon inclination ou des circonstances particulières avaient motivé une enquête⁷.

Indifférence authentique, regret tardif à l'approche de la vieillesse ou posture étudiée pour le premier président d'une république qui ne reconnaissait aucun titre de noblesse ? Quelques années avant que Washington ne répondît en ces termes à une lettre d'Isaac Heard, membre du collège des hérauts d'armes de Grande-Bretagne, il avait été critiqué pour avoir accepté de présider la Société des Cincinnati, une association d'anciens officiers de la guerre d'Indépendance dont les membres s'étaient octroyé le privilège de transmettre cette dignité à leur descendance⁸. Il pesait avec soin des mots dont il n'ignorait pas qu'ils pourraient être un jour portés à la connaissance du public.

Malgré cette indifférence affichée, Washington partageait le désir de nombreux Virginiens de son temps de faire reconnaître l'ancienneté de son lignage ; l'héraldique était l'un des meilleurs moyens d'en proclamer le prestige. Comme eux, et comme son lointain successeur Franklin D. Roosevelt, qui aimait à porter une chevalière ornée du blason attribué à ses ancêtres hollandais, il fit figurer les armes familiales sur divers objets personnels – ses couverts en argent, la livrée de ses domestiques ou encore une cheminée de sa résidence de Mount Vernon ; en 1771, il demanda que l'on imprimât plusieurs centaines d'ex-libris armoriés pour les livres de sa bibliothèque⁹.

Avant la purge dont il fut victime, l'infortuné recteur de Purleigh avait eu un fils, John, qui naquit au début des années 1630 ; en 1656, celui-ci fut le premier Washington à traverser l'Atlantique – un autre des enfants de John, Lawrence, choisit lui aussi d'émigrer, ce qui permit la transplantation, dans le Nouveau Monde, des solidarités familiales de l'Ancien. La ferveur religieuse ne fut pas déterminante dans leur décision de traverser l'océan. Ils étaient mus avant tout, semble-t-il, par le désir de gagner de l'argent dans une activité alors en plein essor : la production et le commerce du tabac de Virginie.

Les premiers colons anglais les y avaient précédés d'un demi-siècle. En avril 1607 – bien avant que le *Mayflower*, en 1620, n'approchât des côtes d'un territoire qui deviendrait le Massachusetts –, trois navires affrétés par la Compagnie de Londres, une société commerciale créée l'année précédente, avaient atteint la baie de Chesapeake après avoir traversé l'océan ; ils avaient remonté la James River et touché terre sur une presqu'île où les hommes qui avaient survécu au voyage construisirent un fort. La région fut baptisée Virginie en hommage à Élisabeth I^{re}, la « reine vierge », morte quatre ans auparavant ; quant à la ville qui s'étendit autour du fort, elle prit le nom de son successeur, Jacques I^{er} et fut appelée Jamestown. Les premiers temps de la colonie furent difficiles : parmi la poignée d'hommes qui avaient construit Jamestown et parmi ceux qui les rejoignirent l'année suivante, bien peu résistèrent aux rigueurs de l'hiver et aux épidémies. L'arrivée de plusieurs convois successifs de navires, la détermination de nouveaux immigrants – au nombre desquels des femmes et des enfants – permirent à la communauté de survivre et de croître. La région n'était pas déserte : des affrontements sanglants ne tardèrent pas à opposer les colons aux Amérindiens qui résidaient dans

les villages répartis autour de la baie de Chesapeake. Au moment où John Washington débarqua en Virginie, le troisième d'entre ces conflits (1644-1646) venait de prendre fin ; il s'était conclu par la victoire des colons, qui avaient définitivement pris le contrôle de la zone côtière.

Les Amérindiens cultivaient le tabac de longue date sur les bords de la James River. Quelques années après leur arrivée, les Anglais y introduisirent une variété nouvelle, originaire des Antilles espagnoles, qui leur permit de développer une agriculture d'exportation à destination de l'Europe. Malgré les profits considérables générés par cette activité très lucrative, la compagnie commerciale à l'origine de la fondation de la colonie ne parvint pas à stabiliser son modèle économique ; elle ne s'avérait pas davantage capable d'assurer la sécurité des colons. En 1624, Jacques I^{er} révoqua la charte qu'il lui avait octroyée et la Virginie devint une colonie royale – son gouverneur, désormais, serait nommé par la couronne.

Les habitants de l'Amérique anglaise étaient réputés jouir des mêmes libertés que les autres sujets du roi d'Angleterre. À partir de 1619, les Virginiens envoyèrent des délégués siéger dans une *House of Burgesses*, ou Chambre des bourgeois – la première assemblée élue sur le sol des futurs États-Unis. Le droit de vote fut bientôt restreint aux seuls propriétaires ; parmi eux, les planteurs de la Tidewater – la plaine côtière qui s'étend de la côte atlantique aux contre-forts des Appalaches – en vinrent très vite à jouer un rôle politique prépondérant.

La culture du tabac requerrait une main-d'œuvre abondante. Pendant presque tout le xvii^e siècle, des serviteurs engagés – *indentured servants* – venus d'Europe constituèrent l'essentiel de la force de travail. Ils acceptaient par contrat de travailler gratuitement pour payer leur traversée ; au terme de plusieurs années de labeur forcé, ils étaient

libres de s'établir sur place et de tenter leur chance dans la course à la fortune – par exemple comme petits propriétaires d'un lopin de terre en limite du « pays indien ». Bien que des Africains eussent été conduits en Virginie par un navire hollandais dès 1619, ce fut seulement au cours de la décennie 1680 que des esclaves d'origine africaine commencèrent à se substituer aux Européens dans les plantations de tabac. À la différence de celle des engagés, leur condition servile n'était pas à durée limitée ; avec leur descendance, ils demeuraient en esclavage et, à moins d'être affranchis, ne grossissaient pas les rangs des petits propriétaires ou des artisans susceptibles de contester la domination des grandes familles de planteurs.

La Virginie et la Nouvelle-Angleterre poursuivirent leur expansion avec un dynamisme remarquable. À ces deux foyers primitifs de présence anglaise sur le littoral atlantique s'ajoutèrent d'autres colonies : au nord de la baie de Chesapeake, le Maryland dès les années 1630 ; entre la Virginie et la Nouvelle-Angleterre¹⁰, les colonies du Delaware, de New York, du New Jersey et de Pennsylvanie ; au sud de la Virginie, les deux Carolines puis, au siècle suivant, la Géorgie.

*

La James River remontée par les trois navires de Compagnie de Londres en 1607 n'est pas le seul de ces fleuves qui rejoignent l'océan dans la baie de Chesapeake en dessinant ces péninsules caractéristiques du littoral virginien. La Rappahannock et le Potomac, qui se jettent tous deux dans l'une des profondes échancrures de la baie, enserrent le Northern Neck ; au nord-est de ce dernier, on passe dans le Maryland.

La cargaison de tabac que John Washington se proposait de convoyer vers l'Angleterre lors de son voyage de 1656-1657 fut perdue et il décida de rester sur place. L'année suivante, il épousa Anne Pope, la fille du colonel Nathaniel Pope, un propriétaire venu du Maryland voisin qui commerçait avec la métropole. Ce dernier fit don aux jeunes mariés de terres situées à proximité du Mattox Creek, un petit affluent du Potomac ; leurs descendants se fixèrent durablement sur la rive droite du fleuve. John agrandit le domaine par l'acquisition de terres dans le voisinage du Little Hunting Creek, autre affluent du Potomac, et devint à son tour, comme son beau-père, un planteur prospère. Il fut colonel de la milice de Virginie et combattit les Amérindiens ; il siégea à la Chambre des bourgeois.

Durant les premières décennies d'existence de l'Amérique anglaise, ses relations avec la métropole furent scandées de révoltes. En 1676-1677, la « rébellion de Bacon », ainsi nommée du nom de son chef, Nathaniel Bacon, vit les colons de l'intérieur se soulever contre l'autorité du gouverneur royal William Berkeley. Ce dernier, qui était resté fidèle à la couronne pendant la guerre civile, avait suscité leur mécontentement par ses décisions en matière de fiscalité et par sa politique envers les Amérindiens. Les rebelles détruisirent plusieurs plantations, dont celle de John Washington, qui semble avoir pris le parti de Berkeley. La rébellion fut défaite, mais John mourut peu de temps après.

En 1677, son fils Lawrence hérita d'une partie des terres qu'il avait rassemblées. Bien qu'il fût né en Virginie, Lawrence étudia le droit en Angleterre avant de s'établir, comme son père, dans la colonie. En 1685, il épousa Mildred Warner ; par leur fils Augustine, né en 1694, Lawrence et Mildred furent les grands-parents paternels de Washington.

Lawrence fut membre de la Chambre des bourgeois ; il poursuivit l'agrandissement du domaine familial. Il était

déjà bien installé en Virginie lorsqu'une seconde Révolution d'Angleterre, en 1688, remplaça à Londres le catholique Jacques II par les protestants Guillaume III et Marie II. Une fois apaisés les remous qu'elle suscita en Amérique, la « Glorieuse Révolution » permit que s'instaurât le système impérial stable qui prévalut pendant la plus grande partie du XVIII^e siècle¹¹.

Après la mort de Lawrence en 1698, sa veuve se remaria avec un capitaine de navire qu'elle suivit, avec ses enfants, en Angleterre. Lorsqu'elle mourut à son tour, Augustine revint en Virginie pour être confié à la garde d'un parent de son père. À deux autres reprises, le jeune homme devait à nouveau traverser l'océan pour des raisons d'affaires. Les trois premières générations des Washington d'Amérique connurent ainsi l'Angleterre, soit parce qu'ils y étaient nés, comme John, soit parce que l'étude, leurs affaires ou la simple nécessité de suivre leur famille les y avaient conduits. George serait le premier de sa lignée à ne jamais fouler le sol de la métropole.

Les institutions de la colonie et des comtés, les conseils de paroisse de l'Église d'Angleterre offraient de nombreuses voies d'accès à la notabilité ; elles permettaient aussi de conforter le statut social d'un lignage. Comme son père et son grand-père, Augustine prit une part active à la vie de la communauté ; bien qu'il ne siègeât pas à la Chambre des bourgeois, il fut sheriff, juge de paix et marguillier. S'il était aisé, il n'était pas le plus riche des planteurs de Virginie. Il avait hérité d'un domaine de 1 100 acres – environ 445 hectares – à la mort de son père ; sa première femme Jane Butler lui en apporta 1 750 – un peu plus de 700 hectares. De leur union naquirent quatre enfants.

Veuf en 1729, Augustine épousa Mary Ball le 6 mars 1731. Elle était née vers 1708 des secondes noces d'un homme d'affaires assez âgé, Joseph Ball, venu d'Angleterre plusieurs

décennies auparavant, avec Mary Johnson. Orpheline de bonne heure, Mary Ball avait été recueillie par un parent ou ami de la famille, le colonel George Eskridge. Ce dernier, qui connaissait Augustine Washington, fut peut-être à l'origine de leur rencontre¹². Les biens dont Mary avait hérité, sans être considérables, n'étaient pas insignifiants : « quatre cents acres de terre¹³, quinze têtes de bétail, trois esclaves et un sac plein de plumes pour garnir un lit¹⁴ ».

Les contours de la plantation dont Augustine était devenu propriétaire à la mort de son père s'étaient dilatés et contractés au gré des mariages, des achats, des ventes ou des partages entre héritiers du lignage fondé par l'ancêtre John. Ce n'était pas un domaine compact mais plutôt un ensemble de parcelles qui, sans être nécessairement contiguës, n'étaient pas éloignées les unes des autres. Dès le xvii^e siècle, des serviteurs engagés y avaient cultivé le tabac ; il y eut ensuite, de plus en plus nombreux, des esclaves d'origine africaine. La culture du tabac n'était cependant pas exclusive d'autres activités agricoles, comme les céréales ou l'élevage de moutons. On extrayait du minerai de fer dans le comté de Stafford ; Augustine, qui exploitait un four de fonderie sur des terres lui appartenant le long d'Acookeek Creek, participa ainsi aux débuts de la métallurgie américaine¹⁵.

Les nombreux « colonels » qui apparaissent parmi les ancêtres mâles de Washington tenaient leur titre du commandement qu'ils exerçaient – ou avaient exercé – dans la milice de la colonie. Les terres que les planteurs anglais s'étaient appropriées devaient être défendues contre les Amérindiens, leurs premiers occupants, et contre la menace diffuse et croissante des sujets du roi de France, établis dans la vallée du Saint-Laurent, qui essaimaient vers l'intérieur du continent. John Washington, notamment, se serait illustré par plusieurs faits d'armes – certains, sans doute, d'une grande brutalité – qui lui auraient valu le surnom

amérindien de Conotocarious, c'est-à-dire « dévoreur de villages » dans la langue iroquoise¹⁶.

Faute de sources, il nous est impossible de connaître les projets immédiats, les désirs profonds de ces Washington qui s'établirent en Virginie. S'ils aspiraient à la fortune et aux honneurs qui l'accompagnaient, était-ce pour eux-mêmes ou pour un lignage dont ils espéraient qu'il durerait, après eux, dans le Nouveau Monde ? En un temps où la vie était brève, les années leur étaient comptées – John mourut à 44 ans, Lawrence à 38 ans et Augustine à 48 ans. La brièveté de leur existence semble avoir eu un effet profond sur le jeune George qui eut très tôt le sentiment que sa vie serait éphémère. Il avait pourtant vécu plus longtemps qu'eux lorsqu'il prit congé de son ami La Fayette en 1784 ; il envoya alors à « [son] cher Marquis » un mot qui exprimait sa conviction que son hérité le promettait à une mort prochaine :

Je me suis beaucoup demandé, au moment où nos voitures s'éloignaient, si c'était la dernière fois que je vous verrais jamais. Et bien que j'eusse aimé dire non, mes craintes répondaient oui. Je me rappelai les jours de ma jeunesse et constatai qu'ils avaient fui depuis longtemps pour ne plus revenir, que je descendais désormais la pente que j'avais mis cinquante-deux ans à gravir et que, bien que j'aie été gratifié d'une bonne constitution, j'étais issu d'une famille où la vie est courte et je pourrais bientôt m'attendre à être enterré dans les mornes demeures de mes pères¹⁷.

Pour que le nom de Washington survécût à la mort prématurée des chefs de famille successifs, des choix s'imposaient qui risquaient de nuire à l'augmentation continue de leur patrimoine. Le mariage était une nécessité ; John et Augustine furent mariés plus d'une fois. Il fallait à la fois que l'union permît l'agrégation de nouvelles terres – et de

nouveaux esclaves – au noyau initial, et qu'elle fût fertile. Mais dans l'hypothèse où les nouveau-nés échappaient à la terrible mortalité infantile de l'époque, un trop grand nombre d'héritiers pouvait conduire au morcellement du domaine – sans compter la mésentente qui n'était pas rare entre demi-frères, ou entre une belle-mère et les enfants d'un premier lit.

Si Augustine avait été animé de telles préoccupations, il pouvait du moins se dire, à sa mort en 1743, que deux des enfants de son premier mariage avaient atteint l'âge adulte : Lawrence avait 25 ans et Augustine Jr., 23. Quant à la fratrie née de sa seconde union avec Mary Ball, il la laissait à la garde de cette dernière.

Aucun artiste n'a reproduit la silhouette ou les traits du visage d'Augustine. Un rare témoignage nous apprend qu'il dépassait un 1,80 mètre et qu'il était d'une force physique peu commune¹⁸. Sa personnalité nous échappe. L'inventaire de sa bibliothèque, composée d'une centaine de volumes, révèle un homme cultivé mais ne le distingue guère des autres planteurs de Virginie. Parmi les livres, on note la présence de classiques – Shakespeare en six volumes, la traduction de l'*Illiade* par Alexander Pope –, d'une collection de numéros du quotidien londonien *The Spectator*, de Joseph Addison et Richard Steele, ainsi que de quelques ouvrages de piété¹⁹.

Augustine sut faire prospérer les terres héritées de son père et de son grand-père, ce qui témoigne de son sens des affaires – ou de sa chance. Nous ignorons presque tout de ses goûts, de ses idées politiques ou des principes de vie qui étaient les siens. Le célèbre passage de Parson Weems campe le « vieux gentleman » – il n'avait pourtant alors qu'une quarantaine d'années – en pédagogue bienveillant. Telle est sa présence dans la mémoire collective qu'il vaut la peine de le citer :

Lorsque George [...] eut environ six ans, on fit de lui l'heureux propriétaire d'une hachette à laquelle, comme la plupart des petits garçons, il était immodérément attaché. Sans cesse, il allait et venait en coupant tout ce qu'il rencontrait sur son chemin. Un jour, dans le jardin, où souvent il s'amusait à hacher menu les tuteurs de petits pois de sa mère, il éprouva malencontreusement le tranchant de sa hachette contre le tronc d'un jeune cerisier anglais, dont il entama l'écorce de manière si effroyable que je ne crois pas que l'arbre y ait survécu. Le lendemain matin, le vieux gentleman découvrant ce qui était arrivé à son arbre, [...] s'enquit du fripon qui était l'auteur du forfait [...]. À ce moment, George et sa hachette firent leur apparition. George, dit son père, sais-tu qui a abattu ce beau petit cerisier là-bas dans le jardin ? C'était une question difficile ; George chancela pendant un instant mais il retrouva ses esprits rapidement et, regardant son père, le doux visage de la jeunesse éclairé par le charme inexprimable de la vérité victorieuse, il s'écria avec courage : « Je ne peux pas dire un mensonge, Papa, vous savez que je ne peux pas dire un mensonge. C'est moi qui l'ai coupé avec ma hachette. » « Viens vite dans mes bras, toi mon garçon très chéri », s'exclama son père dans des transports d'émotion [...]. Un tel acte d'héroïsme de mon fils vaut plus que mille arbres, même si leurs bourgeons étaient d'argent et leurs fruits de l'or le plus pur »²⁰.

L'anecdote est de pure invention. Augustine était peut-être un père aimant, soucieux de transmettre à ses enfants l'amour de la vérité, mais nous n'en savons rien. George avait 11 ans lorsque son père mourut ; il ne put lui demander conseil lors des choix décisifs de la jeunesse ou, plus tard, de l'âge mûr.

CHAPITRE II

L'enfance agreste d'un arpenteur aventureux

Augustine Washington et sa femme Mary Ball eurent six enfants ; cinq atteignirent l'âge adulte, formant une cohorte nombreuse et vigoureuse, à laquelle s'ajoutaient deux demi-frères plus âgés nés de la première union de leur père. George, l'aîné de la seconde fratrie, naquit le 22 février 1732 dans la plantation familiale de Pope's Creek, sise dans le comté de Westmoreland. Il fut baptisé quelques semaines plus tard dans l'Église d'Angleterre. Le choix de son prénom était peut-être un hommage à ce George Eskridge qui s'était occupé de Mary Ball lorsqu'elle était devenue orpheline. George était aussi le prénom du roi régnant, George II, et de son prédécesseur George I^{er} – le choix des parents, à tout le moins, n'était pas une marque d'hostilité envers la maison de Hanovre, qui avait succédé à celle des Stuarts en 1714 sur le trône d'Angleterre.

Le foyer des Washington était itinérant. Vers 1734, Augustine fit bâtir une maison sur une éminence dominant la rive sud du Potomac, à Little Hunting Creek – une terre que son grand-père John avait acquise au siècle précédent. La maison était sans prétention mais le site était magnifique. Après avoir quitté Pope's Creek pour Little Hunting Creek, la famille déménagea à nouveau, quelques années plus tard, à Ferry Farm dans le comté de Stafford – il semble

qu'Augustine ait souhaité se rapprocher du four de fonderie qu'il exploitait, non loin de là, à Acookeek Creek. La ferme tenait son nom d'un bac permettant de traverser la Rappahannock pour se rendre dans la petite ville voisine de Fredericksburg. Ce fut là que George passa la plus grande partie de son enfance ; sa mère y résida jusqu'en 1772¹. Si le bâtiment original n'existe plus, une réplique moderne en a été construite sur le site occupé par la famille Washington.

Lorsque Augustine mourut en avril 1743, son patrimoine fut partagé entre les fratries issues de ses deux mariages. Les fils qu'il avait eus avec Jane Butler ne furent pas lésés : Little Hunting Creek revint à Lawrence et Pope's Creek – où George était né – à Augustine Jr. George hérita de Ferry Farm, de quelques autres terres et d'une dizaine d'esclaves. Il était hors de question qu'un enfant de 11 ans administrât un tel domaine ; tant qu'il n'eut pas l'âge requis, la direction en fut assurée par sa mère. C'était une ferme de taille moyenne, qui produisait du tabac, des céréales et, pour la consommation de ses habitants, des légumes. Tenant les comptes avec exactitude et n'hésitant pas à agir en justice si cela s'avérait nécessaire, la veuve d'Augustine affronta seule les mauvaises récoltes, les aléas du marché du tabac et les litiges avec les négociants londoniens.

NOTES

Notes de l'introduction, p. 9

1. Dû au pinceau d'Emanuel Gottlieb Leutze, en 1851, le tableau est largement postérieur aux faits qu'il représente.

2. Construite en 1759 par John Vassall, un planteur de la Jamaïque, elle porte aujourd'hui le nom du poète Henry Wadsworth Longfellow, qui en fut le propriétaire au ^{xix}^e siècle (<https://www.nps.gov/long/index.htm>).

3. L'établissement fut baptisé du nom de son propriétaire, le tavernier Samuel Fraunces (https://www.frauncestavernmuseum.org/?utm_source=google_cpc&utm_medium=ad_grant&utm_campaign=cbc_ggrant_branded&gad_source=1&gad_campaignid=960855586&gbraid=0AAAAADGG3lZvP9FuqxcclqIazPPWhWxhG3&gclid=EAIaIQobChMI7ovD4bDGjgMVGkBBAh0ILAELEAAYASAAEgJymPD_BwE).

4. Les Articles de la Confédération, premier dispositif institutionnel unissant les Treize Colonies rebelles, n'entrèrent en vigueur qu'en 1781.

5. Né dans le Maryland en 1759, prêtre de l'Église d'Angleterre, Parson Weems exerçait un ministère itinérant et vendait des livres dans le sud des États-Unis. Il se mit bientôt à écrire lui-même des brochures politiques, des traités de morale et des biographies héroïques. Sa *Vie de George Washington*, son ouvrage le plus vendu, parut en 1800 ; il l'enjoliva et le réédita plusieurs fois. La cinquième version, datée 1806, contient l'anecdote du cerisier. « Parson » n'était pas un prénom mais un titre indiquant qu'il avait eu la charge d'une paroisse.

6. Pour donner à son livre un parfum d'authenticité, Parson Weems exploitait sans vergogne la maigre correspondance qu'il échangea avec le grand homme et les quelques rencontres qu'il eut avec lui ; il prétendit même au titre d'« ancien recteur de la paroisse de Mount Vernon » alors qu'il n'y prêcha qu'occasionnellement.

7. Nicholas Cord, « Parson Weems, the Cherry Tree, and the Patriotic Tradition », in Patrick Gerster et Nicholas Cords (éd.), *Myth America. A Historical Anthology*, vol. 1, St. James, Brandywine Press, 1997, p. 101-102.

8. On en trouve un recueil dans l'ouvrage de Gilbert Chinard : *George Washington as the French Knew Him. A Collection of Texts*, Princeton, Princeton

University Press, 1940. Outre celui de La Fayette, on peut y lire les témoignages de Duponceau, Duportail, La Rouërie, Rochambeau, Chastellux, Ségur, Fersen, etc.

9. Sur la réalité controversée de cette rencontre, voir Jean-Claude Berchet, *Chateaubriand*, Paris, Gallimard, 2012, p. 196-198.

10. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. 1, texte de l'édition originale de 1849, préface, notes et commentaires de Pierre Clarac, Paris, Le Livre de poche, 1973, p. 274-275.

11. François Guizot, *Washington*, 1844, présentation et notes de Laurent Theis, Paris, Perrin, 2017, p. 135. L'ouvrage de Guizot fut d'abord une introduction à la traduction, en français, de morceaux choisis de la correspondance de Washington publiée par Jared Sparks (voir la présentation de Laurent Theis dans l'édition de poche de 2017).

12. Deux ouvrages plus récents adoptent un ton plus mesuré : le *Washington*, de Liliane Kerjan, court mais enlevé (2015), et celui de Jean-Marie Rallet, sous-titré avec justesse *L'homme qui ne voulait pas être roi* (2015).

13. Bernard Faÿ, *Georges Washington gentilhomme*, Paris, Bernard Grasset, 1932, p. 11. On ne cite pas Faÿ par complaisance pour ses engagements, qui le placèrent du côté de la collaboration pendant la Seconde Guerre mondiale, mais pour les mérites – littéraires plus qu'historiques – et la représentativité de son livre, qui parut en France et aux États-Unis au début des années 1930. Au même moment, Firmin Roz, un auteur aujourd'hui moins connu que Faÿ, maniait l'encensoir avec la même componction : « George Washington est le constructeur par excellence, le type même et le modèle des génies de cet ordre. » Firmin Roz, *Washington*, Paris, Dunod, 1933, p. 11.

14. André Maurois n'était pas en reste, qui le peignait en majesté lors de la convention de Philadelphie : « [Il] siégeait sur une estrade et son autorité, la dignité de ses manières imposaient aux débats une noblesse incomparable. » André Maurois, *Histoire des États-Unis*, Paris, Albin Michel, 1943, 1959, t. 1, p. 227. Il est vrai que Maurois relevait aussi plus prosaïquement que « s'il était modeste, il n'était pas maladroit » (*ibid.*, p. 156.) ; en bon Français, il lui fallait rappeler que sans l'aide des armées de Rochambeau, « il ferait dans l'histoire une figure toute différente » (*ibid.*, p. 209).

15. Stendhal, *Lucien Leuwen*, Paris, Pocket, 1999, p. 89.

16. Gore Vidal, *Burr. A Novel*, New York, Random House, Vintage Books, 1973, 2000, p. 23. *Burr* est un roman historique, pas un livre savant ; il fait partie d'un ensemble de sept romans qui constituent la série *Narratives of Empire*. Vidal y mêle personnages de fiction et personnages historiques, dont il se plaît souvent à contredire la légende.

17. Dans son oraison funèbre de George Washington, imprimée et diffusée dans tout le pays en 1800, le Virginien Henry Lee avait écrit : « First in war, first in peace, and first in the hearts of his countrymen. » La formule est passée à la postérité.

Notes du chapitre premier, p. 15

1. Le premier chapitre de la biographie de George Washington par Jared Sparks proclame l'ancienneté de la famille de son héros : « Il est prouvé par des documents authentiques que le nom de Washington, appliqué à une famille, est attesté depuis le milieu du treizième siècle environ. » Jared Sparks, *The Life of George Washington*, Dessau, Katz Brothers, 1855 (<https://books.google.ci/books?id=kFMTV0KdI94C&printsec=frontcover&hl=fr#v=onepage&q&f=false>).
2. <https://www.nationaltrust.org.uk/visit/north-east/washington-old-hall>.
3. <https://sulgravemanor.org.uk/what-we-do>.
4. Ron Chernow, *Washington. A Life*, New York, Penguin Books, 2010, 2011, p. 3.
5. John R. Alden, *George Washington. A Biography*, Baton Rouge, Londres, Louisiana State University Press, 1984, p. 3.
6. François Weil, *Family Trees. A History of Genealogy in America*, Cambridge, Harvard University Press, 2013, p. 42-43.
7. Lettre de George Washington à Sir Isaac Heard, 2 mai 1792, in George Washington Papers, Series 2, Letterbooks 1754-1799 (<https://tile.loc.gov/storage-services/service/mss/mgw/mgw2/018/018.pdf>).
8. François Weil, *Family Trees. A History of Genealogy in America*, Cambridge, Harvard University Press, 2013, p. 45.
9. Kevin J. Hayes, *George Washington. A Life in Books*, New York, Oxford, Oxford University Press, 2017, p. 197-198.
10. La Nouvelle-Angleterre comprend le Massachusetts, le Rhode Island, le Connecticut et le New Hampshire.
11. Voir notamment à ce sujet : Owen Stanwood, *The Empire Reformed. English America in the Age of the Glorious Revolution*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2011.
12. Ron Chernow, *Washington. A Life*, *op. cit.*, p. 6.
13. Environ 160 hectares.
14. Ron Chernow, *Washington. A Life*, *op. cit.*, p. 5-6.
15. Edward G. Lengel, *First Entrepreneur. How George Washington Built His – and the Nation's – Prosperity*, Boston, Da Capo Press, 2016, p. 10.
16. Colin G. Calloway, *The Indian World of George Washington. The First President, The First Americans, and the Birth of the Nation*, Oxford, Oxford University Press, 2018, p. 25.
17. Lettre de George Washington à La Fayette, 8 décembre 1784, *Founders Online*, National Archives, <https://founders.archives.gov/documents/Washington/04-02-02-0140> (source originale : *The Papers of George Washington*, Confederation Series, vol. 2, 18 July 1784-18 May 1785, éd. par W. W. Abbot, Charlottesville, University Press of Virginia, 1992, p. 175-176).
18. Ron Chernow, *Washington. A Life*, *op. cit.*, p. 5.
19. Kevin J. Hayes, *George Washington. A Life in Books*, *op. cit.*, p. 6-7.

NOTES DES PAGES 27 À 37

20. Mason L. Weems, *The Life of Washington*, Grosset & Dunlap, 1927, p. 23-25.

Notes du chapitre II, p. 29

1. Mary Ball Washington s'installa ensuite à Fredericksburg, où elle mourut.